

Le danseur et chorégraphe belge s'est associé à Marc Vanrunxt pour signer avec lui un spec

«Lostmovements», époustouflant solo de Jan Martens

MIREILLE DESCOMBES

Comment s'ouvrir à l'autre sans perdre son identité? Comment épouser un imaginaire différent pour découvrir de nouvelles facettes de soi-même? C'est à ces défis que répond «Lostmovements», le nouveau spectacle que Jan Martens signe avec Marc Vanrunxt. Cet époustouflant solo dont il est lui-même l'interprète sera à l'affiche des Printemps de Sévelin, manifestation lausannoise dont le jeune chorégraphe et danseur belge est un habitué (*lire encadré*). L'occasion de revenir, avec lui, sur son parcours et sur une démarche toujours surprenante et renouvelée qui réussit à marier harmonieusement sobriété, rigueur, humour et légèreté.

«Je suis quelqu'un qui aime bouger, qui aime suer. J'en ai besoin, c'est comme cela que je me sens bien», nous confie-t-il en riant. Né en 1984 à Beveren, à 20 kilomètres d'Anvers, Jan Martens attendra toutefois l'âge de 17 ans avant d'associer ce besoin à la danse contemporaine. Un art qu'il découvre à l'occasion d'un «devoir» scolaire. Il s'agissait d'aller voir des spectacles, notamment une pièce non basée sur le texte. Il choisit «As Long as the World Needs a Warrior's Soul» de Jan Fabre, l'un des bouillonnants représentants de la fameuse vague flamande. Le jeune homme en ressort «complètement bouleversé». Il rêvait de devenir écrivain, il s'est trouvé une nouvelle vocation. Après s'être renseigné sur cette discipline dont il ignore presque tout, il entre à la Dance Academy de Tilburg, aux Pays-Bas, puis au Conservatoire royal d'Anvers.

Très vite, Jan Martens crée ses propres spectacles, mais sans vraiment trouver son public. Parallèlement, il travaille pour la chorégraphe belge Ann Van den Broek. C'est chez elle qu'il sera remarqué par les programmeurs. Sa carrière démarre et devient internationale. Elle se caractérise par une volonté farouche de développer un travail personnel qui intègre à chaque fois de nouvelles propositions, explore de nouvelles pistes.

En 2010, dans «I Can Ride a Horse Whilst Juggling so Marry Me», il met en scène un groupe de jeunes femmes cherchant leur unicité dans une société dominée par les réseaux sociaux. En 2014, avec «The Dog Days Are Over», il propose une pièce entièrement fondée sur le saut. Le spectacle «Rule of Three», que l'on découvrait l'an dernier à Lausanne, est lui composé comme un recueil d'histoires courtes, une succession de tableaux dansés à la fois rigoureux, minimalistes et ludiques nous renvoyant à notre propre addiction au zapping.

L'humain au centre

Formalisme et esthétique pure, on l'a compris, n'intéressent guère Jan Martens. Quelles que soient la virtuosité physique et la complexité de ses spectacles, il place toujours l'humain, avec ses fragilités et ses failles, au centre de son univers. Une sensibilité qu'il partage avec ses aînés, des créateurs comme Anne Teresa De Keersmaeker, Meg Stuart ou Alain Platel qui - il le reconnaît - l'ont marqué. «Je ne ressens pas la nécessité de trouver un langage qui me soit propre, précise-t-il. Je préfère réinventer, reprendre ceux qui ont déjà été utilisés et me les approprier pour dire autre chose. Je trouve par ailleurs très important de ne pas se couper de l'histoire, de ne pas ignorer ce qui précède et de travailler avec cela.»

«Lostmovements» illustre parfaitement ce propos. Non seulement Jan Martens commence et termine le spectacle en énonçant une liste de créateurs auxquels il dit respectueusement merci. Mais, surtout, il fait appel à un autre chorégraphe pour co-créer ce solo.



«Je n'avais plus dansé comme cela depuis quinze ans»

Jan Martens, chorégraphe et danseur



Jan Martens rêvait d'être écrivain avant d'être rattrapé, à 17 ans, par la danse contemporaine.

Photos: Raymond Mallentjer

Marc Vanrunxt, 58 ans, a été son professeur à Anvers. Les deux hommes sont ensuite devenus amis. «J'adorais son travail, je l'adore toujours, explique le jeune chorégraphe. C'est pour cela que je l'ai sollicité en lui demandant: «Fais-moi plonger dans ton univers.» Marc est arrivé très vite avec des idées de structure et de contenu. Notamment avec l'idée de travailler sur le «Requiem polonais» de Krzysztof Penderecki. Au début, il voulait l'utiliser intégralement, ce qui était impossible en solo, mais il aimait cette idée d'un danseur qui doit se battre contre la musique et ne peut pas gagner. On a fini par n'en garder qu'une dizaine de minutes, et je suis très content du résultat, même si ce fut parfois difficile. Je n'avais plus dansé comme cela depuis quinze ans.»

tacle qui marie rigueur et humour. À découvrir aux Printemps de Sévelin à Lausanne.



Marc Vanrunxt confirme. Et précise. «Au départ, Jan avait un peu peur de cette musique, et moi aussi. Le «Requiem polonais», c'est tout un travail sur la résistance et le combat. C'est très violent aussi. Mais ça ne m'intéresse pas de montrer ce qu'un danseur sait déjà très bien faire. Quand c'est facile dès le premier jour, ce n'est pas intéressant. Ce qui n'empêche pas d'avoir aussi du plaisir.»

Mais pourquoi ce titre, que signifient ces «mouvements perdus»? Notre interlocuteur sourit: «J'adore inventer des titres avant même de commencer un spectacle. Sinon, il me manque un contexte. Pour être honnête, j'y réfléchis souvent par la suite. Dans ce cas, nous nous sommes rendu compte qu'il s'agissait plus de mouvements cachés, de mouvements occultés et qui nous reviennent que de mouvements perdus.»

Comme une toile du Caravage

Confrontation de deux mondes et de deux sensibilités, «Lostmovements» est un spectacle modelé par la lumière comme une toile du Caravage. Sans jamais tomber dans l'illustration, Jan Martens y apprivoise la musique - qui mêle l'œuvre de Penderecki à d'autres compositions - de manière ludique et très libre. Tantôt il l'épouse, y puisant une fureur et une énergie ébouriffante. Tantôt, il s'en distancie ou littéralement s'en libère. Il lui arrive même de s'interrompre et de quitter la séquence avant même qu'elle ne s'achève.

«Après avoir terminé l'école, je me suis éloigné de la virtuosité et du lyrisme, s'amuse-t-il. Marc Vanrunxt m'y a ramené et je suis curieux de voir comment ces qualités vont, ou non, trouver une place à l'avenir dans mon propre travail. Cette expérience m'a également donné l'envie de collaborer à nouveau avec d'autres chorégraphes, en sachant désormais que je peux conserver mon univers et mon langage même dans ceux d'un autre.»

Aux Printemps de Sévelin, la danse s'engage

Joyeux et passionnant rendez-vous des amateurs de danse contemporaine. Les Printemps de Sévelin se placent cette année sous le signe de l'engagement et de la réflexion sur la société actuelle. Pour son spectacle «Wreck - List of Extinct Species», qui ouvre la manifestation, Pietro Marullo a imaginé une

énorme structure gonflable qui, telle une baleine échouée, se déplace dans l'espace, renvoyant métaphoriquement aux drames de l'exil et la migration. Chez l'Indien Mandeep Raikhy, c'est le thème de l'amour entre deux hommes qui est abordé dans «Queen-size», en réponse à l'article 377 du

Code pénal indien qui, jusqu'à récemment, criminalisait l'homosexualité. Autres thèmes, l'intrusion des ordinateurs, d'internet et des écrans dans nos vies. Pour «Forecasting», Giuseppe Chico et Barbara Matijević sont partis de vidéos de YouTube. Dans sa nouvelle création «Cloud», la chorégraphe

franco-suisse Perrine Valli questionne l'impact de la technologie sur les différentes générations. À noter aussi la présence de Sarah Bucher, Victor Poltier et Simon Crettol, tous trois issus de la Manufacture et bien sûr, à ne pas manquer, l'étonnant «Lostmovements» de Jan Martens et Marc Vanrunxt.



À VOIR

«Les printemps de Sévelin», Théâtre Sévelin 36, Lausanne, les 16 et 17 mars.